

Trésor littéraire cistercien

GUERRIC D'IGNY, BONHEUR DU PARDON¹ !

En cette longue méditation sur la parabole évangélique de l'enfant prodigue (Luc 15), nous reconnaissons, selon les mots de John Morson, « un chef d'œuvre littéraire ». Le père abbé Gueric s'emploie de tout son art, art à la fois littéraire et spirituel, à réveiller en ses frères la conscience de leur bonheur. Celui-ci est le fruit de la rencontre de Dieu, un Dieu qui est Miséricorde, Bonté, Pardon, un Dieu qui se montre un père aimant, pressé de renouer des liens de tendresse avec l'enfant qui s'était éloigné de lui (§ 1.2 à 2.1).

Devant la richesse symbolique foisonnante de la parabole, Gueric choisit de limiter et centrer son attention sur un seul moment, « l'étreinte et le baiser ». D'abord (§ 2.2 et 2.3), il examine la signification du geste pour celui qui le pose, le père du prodigue. Ces mots de Varillon l'expriment en un résumé saisissant : « La vie de Dieu est son mouvement vers nous. Nous ne devrions jamais nous le représenter que les bras tendus vers nous et courant pour nous rejoindre². »

Ensuite (§ 3), il explore le retentissement de ce geste chez le fils, un fils qui se découvre accueilli par un tel père, qui se perçoit l'hôte d'un tel pardon. Le dialogue imaginé dépeint de manière vivante et pleine de finesse le rôle de l'abbé ou de l'accompagnateur spirituel : Gueric interpelle le fils prodigue et cherche à lui faire dire explicitement ce qu'il a éprouvé, de sorte que son vécu, en trouvant à s'exprimer, devienne véritablement expérience.

¹ Voir le texte latin et la traduction du sermon complet dans GUERRIC D'IGNY, *Sermons*, tome II, (Sources Chrétiennes n° 202), p. 26-37. Ma propre traduction s'est beaucoup appuyée sur celle-ci.

² Fr. VARILLON, *Joie de croire, joie de vivre*, p. 116. Du même auteur encore, ces mots : « Le Dieu que nous a révélé Jésus-Christ n'est pas un Dieu qui nous regarde, mais un Dieu qui nous étreint, et c'est tout différent » (p. 258).

L'accompagnateur alors n'a plus qu'à confirmer ce que le disciple a reconnu en lui-même, mais encore timidement. Par ses conseils, il fortifie et donne assurance au fils et à sa liberté qui se cherche (§ 4).

*

* *

Une parabole de l'amour miséricordieux

1.2 Nous avons aujourd'hui entendu, à notre grande édification, l'histoire du fils prodigue : son misérable exil, ses larmes de repentir, le glorieux accueil qu'il a reçu. Ce prodigue, si gravement coupable, n'avait pas encore confessé sa faute, mais il avait seulement pris la décision de la confesser [...]. Et ce seul propos d'humilité, à peine conçu, lui a sur-le-champ obtenu le pardon [...]. Au larron sur la croix, le seul aveu valut d'être absous ; au prodigue, la seule résolution d'avouer ! *J'ai dit* – c'est lui qui parle – : *je confesserai mon injustice au Seigneur. Et toi, tu as absous l'offense de mon péché* (Ps 31, 5).

1.3 À chaque moment, la Miséricorde s'est faite prévenante : elle avait devancé la décision d'avouer, en l'inspirant ; elle a de même devancé la parole d'aveu, en faisant grâce de ce qu'il fallait avouer. *Tandis qu'il était encore loin*, dit le texte, *son père l'aperçut et fut saisi de miséricorde. Et courant à sa rencontre, il se jeta à son cou et l'embrassa* (Lc 15, 20). À prendre le récit à la lettre, le père était plus pressé d'accorder le pardon à son fils que celui-ci de le recevoir ! Comme si c'était un tourment plus grand pour le Miséricordieux de compatir à la souffrance du miséreux, que pour le miséreux de pâtir de sa propre souffrance.

1.4 Nous parlons ainsi non pour prêter des sentiments humains à celui dont la nature est immuable ; mais pour que notre cœur se laisse aller à plus de douceur dans son amour³ pour cette Bonté suprême, lorsque nous apprenons, grâce à cette parabole tirée de l'ordre humain, qu'elle nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

³ En latin : *affectus*. Ce sermon (comme la parabole qu'il commente) vise à la conversion de notre imaginaire. Les images que nous nous formons de Dieu déterminent notre élan vers lui ou notre peur de lui. Le percevons-nous spontanément comme un juge ? Comme un père sévère ? Comme un père aimant ? Travailler notre image de Dieu, c'est travailler et modifier notre relation à Dieu.

L'accueil du père

2.1 Vois comment *la grâce se fait surabondante là où la faute a été abondante* (Rm 5, 20). C'est à peine si le coupable pouvait espérer son pardon, et voici que son juge, que dis-je, non plus son juge mais son avocat, multiplie la grâce : *Vite, dit-il, apportez-lui sa plus belle robe et l'en revêtez. Mettez-lui l'anneau au doigt et les chaussures aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie* (Lc 15, 22-23). Mais laissons tous ces traits : la robe..., l'anneau..., les chaussures..., le veau gras immolé pour lui sur l'autel, le festin joyeux célébré par le ciel entier pour le retour du fils...

2.2 Oui, passons tout cela sous silence [...] et venons-en à cette étreinte et ce baiser : quelle grâce, quelle douceur, quelle joie, quel bonheur en ce geste de la tendresse paternelle ! *Le père*, dit le texte, *se jeta à son cou et l'embrassa*. Lorsqu'il l'abordait ainsi, que cherchait-il par cette étreinte et ce baiser, sinon à introduire son fils en soi-même et à s'introduire soi-même en son fils. Il insufflait en lui son souffle, pour que son fils, en s'unissant à lui, forme avec lui un seul esprit [un seul souffle], comme en s'unissant aux prostituées il avait formé avec elles un seul corps (1 Co 6, 16-17).

2.3 Pour cette Miséricorde souveraine, c'était trop peu de ne pas fermer ses entrailles de miséricorde aux malheureux. Elle va jusqu'à les attirer à l'intérieur de ses propres entrailles, jusqu'à les intégrer à ses propres membres. Elle ne pouvait pas nous unir à elle plus étroitement, elle ne pouvait pas nous lier à elle de manière plus intime qu'en nous incorporant à elle-même, en nous unissant – merveille de son amour autant que de sa puissance ! – non seulement au corps qu'elle avait assumé, mais même à son propre esprit. [...]

Les sentiments du fils devant pareil accueil

3.1 – Quant à toi, heureux pécheur – heureux non au titre de pécheur, mais au titre de pécheur repentant (cf. Ps 31, 1-2⁴), dis-moi, quels étaient tes sentiments au milieu des étreintes et des baisers de ton père, tandis qu'il te reconfortait, toi qui étais presque désespéré, et qu'il restaurait en toi un cœur pur et réinfusait en toi la joie de son salut (Ps 50, 12.14) ?

⁴ Guerric fait par deux fois une allusion explicite au psaume 31 (§ 1.2 et § 3.1), ce psaume qui chante précisément le bonheur du pardon, le bonheur d'être un pécheur pardonné. Lorsque Guerric s'adresse au pécheur en le disant 'heureux' (*beate peccator* : § 3.1 et *felix peccator* : § 4.1), il s'inscrit dans le droit fil de la béatitude célébrée par ce psaume.

3.2 – Comment, répond-il, exprimer avec des mots ce que l'intelligence n'arrive pas à saisir ? Ce sont des gémissements inarticulés (Rm 8, 26) et des sentiments inexprimables qui naissent de mon âme fécondée pour ainsi dire par l'Incompréhensible. Le cœur de l'homme est trop étroit pour les contenir. Alors il éclate et se répand ; ce bouillonnement qu'il conçoit, mais ne peut contenir, il le laisse s'échapper comme il peut, par ses larmes, gémissements et soupirs [...].

3.3 – Mais maintenant, après ces étreintes et ces baisers, une fois laissé à toi-même, lorsque tu repenses à toi et à lui, lorsque tu repasses dans ton esprit quelle était ta situation et comment lui l'a jugée, lorsque tu mesures d'un côté l'abondance de ton péché, de l'autre la surabondance de la grâce (cf. Rm 5, 20), quelles sont, je te prie, les pensées qui te viennent ?

3.4 – Comment, répond-il, un feu intolérable ne s'embraserait-il pas dans ma méditation (Ps 38, 4), d'une part sous l'effet de la douleur et de la honte, d'autre part sous l'effet de la joie et de l'amour ? J'estimerais n'être pas un homme, mais une pierre, si j'avais le cœur assez dur pour n'éprouver à mon sujet ni douleur ni honte, ou si je l'avais assez mauvais et ingrat pour ne pas me fondre tout entier de joie et d'amour envers un tel père.

Conseil : demeurer en cette attitude filiale

4.1 – Garde donc, heureux pécheur, garde soigneusement et attentivement cette disposition d'esprit qui est la tienne, ce sentiment si juste fait à la fois d'humilité et de tendresse filiale⁵ : ainsi tu jugeras toujours de toi selon l'humilité, et du Seigneur selon sa bonté (Sg 1, 1). Il n'est rien de plus grand parmi les dons du Saint-Esprit, rien de plus précieux parmi les trésors de Dieu. [...]

4.2 Garde, dis-je, si tu veux toi-même être gardé, garde cette humilité de sentiment et de parole, qui te fait dire et avouer à ton père : *Père, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes salariés* (Lc 15, 19). Rien ne gagne autant le cœur du père que le sentiment exprimé par cette parole, et tu ne peux mieux te faire un digne fils qu'en te déclarant toujours indigne. [...]

*

* *

⁵ *Hunc iustissimum humilitatis ac pietatis affectum*. On pourrait dire que le but du sermon est précisément de former l'attitude affective de l'auditeur, ou du lecteur. Gueric, en maître spirituel et pédagogue, s'emploie à former avec justesse, à donner forme juste à notre sentiment de tendresse filiale envers notre père dont il nous a montré la tendresse paternelle.

La parabole de l'homme qui avait deux fils – invention de l'imagination et du cœur de Jésus de Nazareth – a été par lui jetée en notre terre voici deux mille ans, telle une petite graine. Celle-ci a pris racine et elle a poussé, poussé, jusqu'à devenir un grand arbre à la ramure foisonnante, en laquelle tant d'hommes et de femmes ont trouvé abri et réconfort, ont trouvé un espace de chaleur et de confiance, qui leur a permis de marcher avec une force et une liberté nouvelles sur le chemin de la vie.

Touchés, émus, éveillés par ce trésor littéraire – qui fait désormais partie du patrimoine de l'humanité – nombre de croyants, depuis deux mille ans, y ont fait écho par leur propre parole ou création artistique. Évoquons ici le célèbre tableau de Rembrandt et le livre que lui a consacré naguère Henri Nouwen⁶, souvenons-nous de saint Bernard et de sa première *Parabole*⁷, ou encore de Charles Péguy, dans sa *Ballade du cœur qui a tant battu*⁸, mais aussi dans *Le porche du mystère de la seconde vertu*. J'en cite ici une page, elle nous donnera de mieux prendre la mesure du texte de Guerric :

Toutes les paraboles sont belles, mon enfant, toutes les paraboles sont grandes, toutes les paraboles sont chères.
Toutes les paraboles sont la parole et le Verbe,
La parole de Dieu, la parole de Jésus. [...]
Mais entre toutes les trois paraboles de l'espérance s'avancent [...]
Entre toutes elles sont jeunes, entre toutes elles sont fraîches, entre toutes elles sont enfants, entre toutes elles sont inusées. [...]
Mais entre toutes les trois voici la troisième parabole qui s'avance.
Et celle-là, mon enfant, cette troisième parabole de l'espérance,
Non seulement elle est neuve comme au premier jour. [...]
Mais depuis quatorze cents, depuis deux mille ans qu'elle sert,
Et qu'elle fut contée à des hommes innombrables,
À moins d'avoir un cœur de pierre, mon enfant, qui l'entendrait sans pleurer. [...]

⁶ H. NOUWEN, *Le retour de l'enfant prodigue*, Bellarmin, 1995, p. 168 : « Les personnes handicapées et leurs assistants m'ont fait vivre le tableau de Rembrandt plus complètement que je n'aurais pu le prévoir. L'accueil chaleureux que j'ai reçu dans plusieurs maisons de l'Arche et les nombreuses célébrations que j'ai partagées m'ont permis de faire l'expérience profonde du retour du fils cadet. L'accueil et la célébration sont, en effet, deux caractéristiques principales de la vie 'dans l'arche'. Il y a tellement de gestes d'accueil, d'étreintes, de baisers, de chants et de repas de fêtes, que, pour un étranger, l'Arche semble offrir une célébration continue du retour à la maison. » Le titre original en néerlandais est très expressif de cet aspect de l'expérience du pardon : *Eindelijk thuis !* (Enfin à la maison !).

⁷ Voir *Collectanea Cisterciensia* 68, 3 (2006) : Le fabuleux récit du retour du fils du Roi, p. 236-245.

⁸ « Enfant j'avais tant faim / De te revoir... // Nous tuerons le veau gras / Nous fêterons / Ton retour en ce jour... // Enfant viens dans mes bras... »

Elle a éveillé dans le cœur on ne sait quel point de ré pondance
 Unique.
 Aussi elle a eu une fortune
 Unique.
 Elle est célèbre même chez les impies.
 Elle y a trouvé, là même, un point d'entrée. [...]
Or il dit : Un homme avait deux fils :
 Et celui qui l'entend pour la centième fois,
 C'est comme si c'était la première fois. [...]
 C'est la parole de Jésus qui a eu le plus grand retentissement
 Dans le monde.
 Qui a trouvé la résonance la plus profonde
 Dans le monde et dans l'homme.
 Au cœur de l'homme.
 Au cœur fidèle, au cœur infidèle⁹.

Dans la longue histoire de la réception de la parabole, « depuis deux mille ans qu'elle fut contée », il y a Gueric d'Igny. Un lecteur parmi d'autres, mais avec sa richesse propre, sa note unique. Son imaginaire est formé par cette parabole, par l'image de Dieu qu'elle véhicule. Et son commentaire cherche à partager à ses frères d'Igny – et à nous, ses lecteurs d'aujourd'hui – la beauté de l'accueil de notre Père que cette parabole lui a révélée.

Les paragraphes 2.2 et 2.3 sont décisifs. Remarquons les sujets accumulés pour dire l'initiative du père (il... il... il...) ou de sa Miséricorde (elle... elle... elle...). Et le nombre de verbes formés de la préposition 'in', qui expriment l'intériorité réciproque du père dans le fils et du fils dans le père. Tous ces mots soulignent avec force le geste paternel, l'étreinte et le baiser : image de la communion et de l'union mystique à Dieu (cf. citation de Paul : 1 Co 6, 16-17) : un désir d'unité habite en profondeur le cœur de l'homme et plus encore le cœur de Dieu (cf. § 1.3 : *le père était plus pressé...*).

J'ai choisi comme titre : *Bonheur du pardon*. Mais j'avais pensé aussi à : « Hôte du pardon », comme on dit l'hôte d'une maison, d'un espace. Car qu'est-ce que le pardon, sinon un accueil, un accueil neuf, un accueil à neuf, qui me reçoit tel que je suis et me rend neuf, m'ouvre à neuf le chemin devant mes pas. L'espace chaleureux et cordial des bras du père s'ouvre à moi, m'ouvre un royaume de tendresse, m'ouvre le royaume du ciel.

⁹ Charles PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (p. 108 à 111 dans l'édition de poche *Poésie*/Gallimard).

La faute qui a blessé la relation est devenue l'occasion d'une proximité nouvelle, d'une intimité inédite entre le père et le fils. *Felix culpa* ! Le prodigue découvre la tendresse du cœur de son père comme il ne l'aurait jamais perçue en restant à la maison !

Alors qu'aujourd'hui le mot pardon n'est pas toujours facilement reçu, ne gagnerait-on pas à le traduire parfois par accueil ? Un accueil large, ouvert, chaleureux, où je me découvre accepté entièrement, tel que je suis, tel que mon histoire m'a fait. Le pardon me délivre de mon passé, du poids de mon passé, il dégage un chemin neuf devant moi, il m'ouvre un avenir.

Quelques vers de Guillevic, dans leur sobriété m'offrent un chemin en ce sens.

C'était ainsi :
Le monde
S'ouvrait devant mes yeux,

Voulait m'accueillir,
Se donner à moi¹⁰.

C'est d'un constat qu'il s'agit, de la description d'une situation. Je vis dans un *monde* où je me perçois accueilli. Cela s'exprime ici par trois verbes : *s'ouvrait*, *m'accueillir*, et *se donner à moi*. Plaçons ce poème dans la bouche du prodigue... et voyons l'effet de sens !

Abbaye N.D. d'Orval

Bernard-Joseph SAMAIN, ocs

B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL

¹⁰ « L'innocent », dans *Possibles futurs*, p. 130.